DISSERTATION

N° 126.

SUR

L'HYSTÉRIE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 14 juin 1831, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR Z.-TH. MORIN, d'Aulnay,

Département du Calvados;

Bachelier ès-lettres et ès-sciences.

.... Miseris succurrere disco.

VIRG., *Æneid*, liv. 1.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n. 13.

1831.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs

M. ORFILA, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	.....
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	.....
Pharmacologie	DEYEUX.
Hygiène	DES GENETTES.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. / CLOQUET, *Examinateur*.
Pathologie médicale	DUMÉRIL. / ANDRAL, *Président*.
Pathologie et thérapeutique générales	BROUSSAIS, *Examinateur*.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	LEROUX. / FOUQUIER, *Suppléant*. / ..... / CHOMEL.
Clinique chirurgicale	BOYER, *Examinateur*. / DUBOIS. / DUPUYTREN. / ROUX.
Clinique d'accouchemens	.....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.
Baudelocque.	Dubois, *Suppléant*.
Bayle.	Gerdy.
Bérard.	Gibert.
Blandin.	Hatin.
Bouillaud.	Lisfranc.
Bouvier.	Martin Solon.
Briquet.	Piorry.
Brongniart.	Rochoux.
Cottereau.	Sandras.
Dance.	Trousseau.
Devergie, *Examinateur*.	Velpeau.
Dubled, *Examinateur*.	

Par délibération du 9 décembre 1798; l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AUX MÂNES

DE MON PÈRE.

Regrets éternels!....

A MA MÈRE CHÉRIE.

Faible témoignage de mon amour filial et de ma reconnaissance éternelle.

Z.-Th. MORIN.

AVANT-PROPOS.

Le sujet que je me propose d'examiner dans ma dissertation inaugurale est encore, malgré les nombreux ouvrages qui en font mention, l'objet d'une foule de discussions. En effet, cette maladie se déguise sous tant de sortes de formes, que le Judicieux *Sydenham* la comparait à un caméléon; ses signes sont tellement variés et ses symptômes offrent tant de bizarrerie dans leur succession, que l'on ne sait qu'elle opinion admettre parmi les diverses théories émises par des auteurs du plus grand mérite. L'on peut facilement se rendre raison de toutes ces hypothèses opposées, mais trop exclusives; cela tient à ce que cette maladie, après la mort, ne laisse apercevoir à l'œil de l'anatomo-pathologiste aucune altération constante dans le tissu des organes présumés être le siége de cette névrose.

En effet, ne voit-on pas que les diverses maladies qui sont dans ce cas sont aussi l'objet d'éternelles discussions. J'ai observé moi-même cette maladie, mais c'est encore plus en puisant dans les auteurs les plus recommandables qui ont écrit sur cette matière que je dois le peu de lumières que j'ai acquises.

J'ai tâché d'apprécier la valeur de toutes ces opinions, dont la diversité et le contraste jettent le jeune médecin dans une incertitude d'autant plus pénible que, de quelque

côté qu'il se range, il a des autorités également respectables à combattre. Mais comme, en thèse générale, les extrêmes sont vicieux, j'ai pensé que le parti le plus sage et indubitablement le plus sûr, sinon de connaître, du moins d'approcher de la vérité, c'est de se tenir dans un juste milieu; car je n'ai pas la prétention en étudiant ces diverses opinions de trancher la difficulté, ce qui serait plus que téméraire de ma part, mais de fixer mon opinion à cet égard, en les comparant entre elles, tirant des inductions justes pour établir un traitement vraiment rationnel et efficace, et par ce moyen conserver à la société des êtres qui sont destinés à en faire l'ornement et les délices.

En commençant ce travail je ne m'en suis point dissimulé l'étendue, l'importance et les difficultés, ce qui aurait peut-être dû m'arrêter; au contraire, j'ai pris courage, persuadé que mes honorables juges ne verraient dans ce travail qu'une preuve des efforts que j'ai faits pour utiliser leurs savantes leçons, mériter leur suffrages et me rendre digne de leur bienveillance.

DISSERTATION

SUR

L'HYSTÉRIE.

Considérations générales sur l'hystérie.

Le mot *hystérie* dérive du latin *hysteria*, qui vient lui-même du grec υστερα, *utérus*, qui signifie *matrice*.

Cette maladie a aussi été désignée, à cause de ses principaux symptômes, *suffocation de matrice, étranglement de l'utérus, maux et attaques de nerfs, mal de mère, métromanie, métro-névrie.* Sauvages et Vogel la classent dans *les spasmes*, Cullen, Pinel et M. Louyer-Villermay dans les *névroses.* C'est cette dernière classification que nous adoptons.

Cette maladie, connue dès l'antiquité, fut regardée par *Hippocrate* comme due au déplacement de l'utérus : *Arétée, Celse*, pensèrent de même.

Galien, plus instruit en anatomie, prouva l'impossibilité de ce déplacement, et attribua cette maladie à la suppression des menstrues, à la stérilité et à la continence.

Aétius et *Paul d'Égine* eurent à peu près les mêmes idées que *Galien.*

Plus tard, cette opinion fut combattue par *Lepois*, qui regarda l'hystérie, l'épilepsie et l'hypochondrie comme une seule et même

maladie idiopathique du cerveau causée par la pituite; ce fut aussi l'opinion de l'*Hippocrate* anglais, qui disait que l'hystérie est pour la femme ce que l'hypochondrie est pour l'homme. *Hygmore* croyait qu'elle venait d'un sang trop fluide, qui, contenant trop d'air, engorge les poumons et le cœur; de là dyspnée.

Hoffmann, *Astruc*, *Morgagni*, regardèrent l'utérus comme le siége principal de cette maladie.

Bichat et *Gardien* pensaient qu'on devait en placer le siége dans les plexus pulmonaire et cardiaque. L'illustre auteur de la médecine physiologique l'attribue à l'irritation, telle qu'une gastrite chronique, une inflammation cérébrale ou une suppression de règles; alors il dit : l'irritation triple, si ces organes sont simultanément affectés.

Dans ces derniers temps, MM. *Pinel* et *Louyer-Villermay*, auteurs qui ont décrit l'hystérie avec le plus grand soin, se sont accordés à en placer le siége dans l'utérus.

Cependant, de nos jours, des médecins du plus grand mérite, MM. *Georget* et *Rostan*, ôtent à l'utérus cette influence sur la production des phénomènes hystériques, et en placent le siége dans la généralité du système nerveux; le second de ces médecins pense que l'hystérie et l'épilepsie ne sont qu'une nuance de la même affection. Ces deux maladies affectant, sans contredit, la même portion de l'encéphale, celle qui préside aux mouvemens; et M. *Georget* place le siége de cette maladie dans l'appareil cérébro-spinal.

On peut objecter à MM. *Georget* et *Rostan*, ainsi qu'à ceux qui pensent que l'état de l'utérus ne peut être la cause des symptômes que l'on appelle hystériques (mais plutôt le cerveau); on peut leur répondre, dis-je, que ce qui prouve que l'hystérie n'est pas purement cérébrale, comme ils le prétendent, c'est que M. *Broussais* a remarqué qu'en soulevant l'utérus avec le doigt on fait souvent renaître le sentiment de suffocation et d'ascension d'une boule vers la gorge; tandis qu'au contraire l'on peut très-bien voir un rapport entre l'état de l'utérus et les symptômes hystériques, puisque dans le plus grand nombre de cas ces symptômes paraissent quand cet organe ne rem-

plt pas régulièrement ses fonctions, et qu'ils disparaissent le plus ordinairement lorsque ces fonctions s'exécutent bien et qu'ils remplissent le but de la nature.

Peut-être *Vanhelmont* a-t-il exagéré l'influence de l'utérus, lorsqu'il a dit, *propter solum uterum mulier est id quod est.* Le père de la médecine a dit également *mulier propter uterum condita est.*

En effet, tout chez la femme conspire vers ce foyer, parce que sa destination naturelle est d'engendrer; il est comme le centre intérieur duquel se meuvent ses penchans, ses désirs et ses affections.

Nous pensons donc que les convulsions hystériques tiennent à un état particulier de l'encéphale, sympathiquement irrité par l'utérus. En effet, ces deux organes agissent continuellement l'un sur l'autre, et on a la preuve de cette mutuelle réaction, en considérant la promptitude avec laquelle l'imagination fait sentir son influence sur les parties de la génération, et qu'à leur tour celles-ci déterminent des affections morales en rapport avec les fonctions qu'elles ont à remplir. Cette opinion se rapproche donc de celle de M. *Louyer-Villermay*, qui regarde cette maladie comme une névrose utérine, et produite quelquefois par l'irritation simultanée de l'utérus et de l'encéphale, connexion qui s'établit par les filets du grand-sympathique ou du pneumo-gastrique.

En examinant avec attention les dérangemens produits par cette maladie, on est bientôt convaincu que l'utérus est le siége primitif de cette névrose, et qu'il existe vers cet organe une irritation, un spasme qui se fait sentir le plus souvent aux malades elles-mêmes. Elles éprouvent aux organes sexuels un sentiment de chaleur et d'âcreté; si on touche le col, on le trouve brûlant : cependant cela est indépendant d'une lésion d'organe et d'une altération de tissu; et ce qui confirme cette opinion, c'est l'extrême fréquence de cette affection chez les femmes dont l'imagination est très-lascive, ou le tempérament utérin très-développé, et la guérison, qui, presque toujours, dans ces cas, résulte de l'union des sexes.

Pour renverser l'opinion que nous admettons, l'on a dit : « Mais

la preuve que l'utérus n'est pas le siége de cette maladie, c'est que l'on a vu chez certaines femmes se manifester des symptômes hystériques des plus violens, les fonctions de l'utérus s'exécutant cependant avec la plus grande régularité. » Cette objection me paraît très-juste ; aussi ai-je commencé par dire que je n'adopterais aucune opinion exclusivement, tant je suis persuadé que si l'utérus est presque toujours le siége primitif de cette maladie, elle peut tenir aussi à un état particulier du système nerveux.

L'on a aussi prétendu que l'hystérie se rencontre chez l'homme comme chez la femme. Si l'on attache au mot *hystérie* le sens qu'il doit tirer de son étymologie, cela n'est pas admissible ; cependant si l'on dit que l'on rencontre chez l'homme des symptômes analogues à ceux qu'on observe chez les femmes hystériques, cela est indubitable ; mais il y a loin de là à prétendre que l'on rencontre chez l'homme cet ensemble de symptômes qui caractérise un véritable accès d'hystérie chez la femme.

Je prendrai parmi les exemples que l'on rapporte celui de ce jeune homme qui fut observé à l'hôpital de la Charité, clinique de M. *Fouquier :* ce malade était lapidaire de son état ; il présentait presque tous les symptômes analogues à ceux de l'hystérie. La cause occasionnelle de cette maladie tenait à ce qu'il n'avait pu obtenir une jeune personne dont il était passionnément amoureux. Comme il avait l'habitude de l'onanisme, il est probable que chez lui les organes sexuels étaient le siége de l'irritation, et de là réaction sur le système nerveux.

M. *Louyer-Villermay* cite aussi, dans son Traité, un exemple d'un homme de quarante-deux ans pris de convulsions simulant l'hystérie.

De toutes ces observations, l'on peut donc conclure : que l'hystérie doit presque toujours sa naissance à une affection de l'utérus, 1°. parce qu'elle est spécialement propre aux femmes ; 2°. qu'elle ne les attaque que depuis l'âge de la puberté jusqu'à quarante-cinq ou cinquante ans, époque de la cessation ordinaire des menstrues. Et l'exemple rapporté par *Chambon*, qui dit avoir vu une de ses pa-

rentes, âgée de quatre-vingts ans, en être atteinte; et ceux d'*Hoffmann*, *Willis* et *Cullen*, qui disent l'avoir observée avant la puberté, ne doivent être considérés (en les admettant comme vrais) que comme de rares exceptions à la règle générale.

Fréquence de l'hystérie.

L'hystérie, d'après le calcul de *Sydenham*, est la plus fréquente des maladies chroniques, et en constitue la moitié; c'est une des plus compliquées qu'il y ait par rapport à ses causes et ses symptômes. Pour en donner une description bonne et précise, il s'agit, autant qu'il est possible, de rapprocher les caractères essentiels qui lui appartiennent, d'écarter ceux qui lui sont étrangers, et énumérer ces phénomènes dans la forme la plus convenable. Un tel ordre est bien difficile à suivre lorsqu'on décrit une maladie aussi bizarre.

Si la nature, dans la distribution de ses faveurs, paraît avoir été généreuse envers les femmes, elle ne s'est pas montrée moins prodigue dans le nombre des affections maladives qui sont essentiellement attachées à leur organisation et à l'ordre important des fonctions qu'elles sont destinées à remplir. C'est ce qui de tout temps a fixé l'attention du médecin ami de l'humanité, qui continuellement s'occupe à rechercher les causes de cette maladie, dans l'espoir d'y apporter quelque remède propre à soulager ce sexe faible et intéressant; car lorsque cette maladie est habituelle, elle devient un mal cruel, ses effets sont déplorables, les souffrances infinies, les vicissitudes attachées à cet état empoisonnent l'existence de celles qui y sont plongées, et dans certains accès elles deviennent vraiment des êtres effrayans. Cette terrible maladie compte ses victimes parmi toutes les femmes indistinctement, depuis les vierges et les épouses les plus chastes jusqu'aux femmes les plus galantes et les plus dépravées.

Causes.

La distribution des causes en *prédisposantes* et *occasionelles*, *physiques* et *morales*, est très-applicable à l'hystérie; mais auparavant je donnerai quelques généralités sur l'influence de l'état social dans la production de cette maladie.

Considération sur l'influence social dans cette maladie.

Les lois naturelles ont des limites que l'on ne peut impunément franchir, et si l'on s'en écarte on perd d'un côté ce que l'on gagne de l'autre.

L'homme (dans ce mot je comprends également les deux sexes) gâté par la fortune, ayant tout à souhait, s'abandonne aux plaisirs et à l'oisiveté, néglige tout ce qui peut lui procurer une longue existence, hâte le développement de ses facultés intellectuelles, dût même son être matériel en souffrir; de là cet ascendant du moral sur le physique (source probable de toutes les affections nerveuses), qui, joint à l'habitude de ne rechercher que ce qui frappe les sens, exalte l'imagination. Et c'est avec raison que l'illustre citoyen de Genève disait « qu'on trouverait peut-être l'histoire des maladies diverses qui affligent les hommes en faisant l'histoire de leurs institutions. »

Il est probable que dans l'état primitif, où la civilisation n'avait pas encore contrarié les lois de la nature, où les hommes obéissaient aveuglément à leurs passions, et les sentimens de pudeur et de convenance sociale ne s'opposant point à leurs désirs, l'hystérie fut sans doute peu fréquente. L'on peut facilement prouver cette assertion en se reportant vers les temps où les mœurs étaient encore dans un état de simplicité.

Prenons pour exemple Sparte, où les femmes furent long-temps des prodiges de vertu et de patriotisme; et où les lois de Lycurgue

voulaient que toute Lacédémonienne acquît des vertus mâles avec une force de corps qu'elle pût transmettre à ses enfans. Les filles des Scythes, élevées dans l'exercice des armes, qui servaient dans la cavalerie, ne se mariaient qu'après avoir tué trois ennemis n'étaient, je le présume bien, jamais hystériques.

Comparons cette époque à la France du siècle où le faste et le pompeux éclat de la cour d'un Louis XIV (surnommé le grand je ne sais trop pourquoi) avait mis le luxe à l'ordre du jour. En se rapprochant encore plus près de nous, pendant la minorité de Louis XV, temps fameux de la régence, où la débauche et l'immoralité la plus révoltante furent portées au comble, nous verrons dans le premier cas que les jeunes Scythes et Lacédémoniennes ne furent et ne devaient pas être affectées de cette maladie ; tandis que dans ce dernier toutes les dames de la cour, dont le système nerveux était exalté et affaibli par les plaisirs et les sensualités du temps, étaient toutes vaporeuses, et jamais ces maladies ne furent aussi communes. Je suis persuadé que pendant les sept à huit dernières années du siècle dernier, (époque de notre première révolution) cette maladie fut peu commune.

Ce ne fut qu'après la conquête de l'Asie, et lorsque les Romains eurent adopté les usages de ces peuples voluptueux, que les dames romaines devinrent vaporeuses. L'influence des mœurs nous paraît donc évidente.

Cela est si vrai, que de nos jours les femmes de la campagne, endurcies aux ardeurs du soleil, dont les occupations fortes et continues se rapprochent de celles de l'homme, et dont l'activité développe leur organisation matérielle, distrait leur imagination de toutes les affections qui pourraient s'en emparer et acquérir trop de puissance chez elles. Interrogez-les? Jamais d'idées abstraites ; leur croyance et leurs devoirs, voilà tout ce qu'elles savent, encore sont-ce des idées suggérées auxquelles elles n'ont jamais réfléchi, les habitudes de leurs aïeux sont la règle de leur conduite, la nature fait tout ; l'imagina-

tion souvent muette, jamais dans l'oisiveté ; le travail succède au repos et le repos au travail. Aussi combien cette maladie n'est-elle pas rare parmi elles.

Comparons ce genre de vie à celui de nos citadines ; l'on voit, au contraire, une vie oisive, molle, efféminée, qui affaiblit leur constitution, contrarie la nature, et dont l'unique occupation est de chercher à tuer le temps le moins ennuyeusement possible ; leur imagination est livrée à toutes sortes de souvenirs, et lorsqu'elles ont épuisé toutes les jouissances, et qu'elles n'attendent plus de plaisirs nouveaux, elles s'abandonnent à l'ennui, cette langueur d'esprit, ce vide de l'âme si voisin de la tristesse, qui détruit les charmes de la vie : aussi nous les voyons presque toutes en butte à cette terrible maladie.

Causes physiques de l'hystérie.

1°. *Prédisposantes.* Les saisons chaudes et humides, les fortes chaleurs de l'été favorisent beaucoup son développement ; aussi est-elle plus fréquente, toutes choses égales d'ailleurs, dans les pays méridionaux où, avec cela l'imagination, l'activité morale et les passions sont bien plus exaltées.

Une constitution délicate, un tempérament nerveux, sec et irritable ; ou au contraire un tempérament pléthorique, sanguin, avec continence forcée ; un teint coloré, les yeux noirs épais y donnent souvent lieu ; un coucher trop mou, trop prolongé ; les alimens épicés, les aphrodisiaques, l'onanisme, les fatigues, les plaisirs immodérés ; les arts sédentaires, tels que ceux de modiste, couturière, lingère, qui plongent le système musculaire dans l'inactivité et augmentent la susceptibilité nerveuse. Comme elles n'ont pas besoin d'une attention soutenue, elle n'oppose aucun frein à leurs projets romanesques et aux écarts de leur imagination. L'abus des lotions tièdes, les busc, corsets et autres institutions artificielles qui compriment le corps.

2°. *Occasionelles.* La menstruation est dans les femmes le signe, et

pour ainsi dire la mesure de la santé. En effet, elle exerce sur elles une si grande influence, que certains observateurs ont fait de l'utérus une espèce de régulateur de l'état de santé et de maladie. Le flux menstruel, dit *Roussel*, est une fonction caractéristique et nécessaire à laquelle toutes les autres fonctions sont subordonnées. Nous mettons donc en première ligne l'éruption difficile des menstrues, son irrégularité, sa suppression spontanée; des corps étrangers dans l'utérus, polypes, hydatides ou autres; l'imperforation de la membrane hymen, qui obstrue le conduit vaginal et empêche le sang des règles de s'écouler; la transition subite du chaud au froid.

M. *Duvernoy* rapporte deux exemples d'hystérie survenue à la suite de la gale, guérie au moyen d'une pommade composée d'ellébore : ce traitement avait fait tellement souffrir les malades, que pendant les trois jours qu'on l'employa il y eut insomnie avec suppression de menstrues. Les convulsions peuvent venir d'inanition. Des praticiens ont aussi vu des femmes en être prises à la suite d'un accouchement avec grande perte de sang. Je l'ai vu survenir à la suite d'une secousse électrique; le magnétisme peut aussi la produire. Je connais une jeune personne âgée d'environ vingt-deux ans, d'une assez forte constitution, qui jusqu'alors avait joui d'une très-bonne santé, parfaitement réglée, ayant vu quelqu'un magnétiser, désira l'être aussi; elle le fut par un élève en médecine. Il paraît qu'elle resta long-temps dans cet état de somnambulisme artificiel, ou du moins elle le dit; revenue à elle-même, elle se plaignit de céphalalgie violente, il y eut quelques convulsions. L'époque de ses règles étant venue, elles coulèrent peu, et pendant ce temps elle fut prise d'accès hystériques : depuis cela elle est sujette tous les mois à ces attaques; comme elles sont peu intenses, sa santé n'en est pas visiblement altérée. Depuis on a voulu la magnétiser, mais aussitôt elle entrait dans des convulsions si violentes, que l'on était obligé de cesser.

Causes morales.

Prédisposantes. Tout ce qui peut produire une forte impression sur le système nerveux, de manière à troubler ces fonctions, peut développer cette maladie. En effet, de toutes les causes les plus dangereuses ce sont celles qui agissent sur l'utérus par l'intermède du cerveau.

Une éducation négligée, un genre de vie efféminé qui exalte l'imagination, une sensibilité vive avec obstacle aux doux épanchemens du cœur; la fréquentation de certains spectacles dramatiques, où l'imagination de la jeune fille s'échauffe tellement qu'elle finit par se croire l'héroïne de la pièce, et emporte en se retirant le désir de réaliser sa fiction; les bals, les danses dans lesquelles on se permet des gestes trop libres, des attitudes lascives; les peintures indécentes, les lectures voluptueuses (le célèbre *Tissot* dit aux mères : Si votre fille lit des romans à dix ans, elle aura des vapeurs à vingt); enfin les veilles prolongées, les rêveries continuelles, etc.

Occasionelles. Les affections morales vives, telles que chagrins domestiques, la frayeur, les impressions trop fortes que font certains prédicateurs illuminés, les craintes excessives qu'ils causent des peines et des châtimens réservés aux infractions de leurs lois religieuses, ont fait dans des esprits faibles des révolutions étonnantes; ce qui est arrivé à certaines femmes à la suite de ces fameuses missions où l'on présentait continuellement à leur vue des peintures horribles et où l'on ne parlait que de désespoir, vengeance et punition : mais, heureusement pour l'humanité, notre révolution a fait justice de ces religieux charlatans. Une violente colère peut aussi la causer. J'ai vu à la Pitié, dans la salle de M. *Lisfranc*, une jeune femme hystérique qui, ayant souvent dispute avec une de ses voisines qu'elle ne pouvait suffrir, entrait dans de violens accès aussitôt qu'elle se fâchait, et comme elle était à l'hôpital pour un squirrhe au col de

l'utérus, on fut obligé de renvoyer l'autre malade. Certains airs de musique, exécutés par des artistes habiles, peuvent produire sur certaines femmes une sensation tellement vive, qu'il leur suffit d'entendre quelques accords pour tomber dans un accès plus ou moins violent d'hystérie. C'est à la culture prématurée et trop exclusive de la musique que l'on a généralement attribué la mort des deux filles de Grétry aux approches de la puberté. Enfin l'amour surtout, s'il est contrarié; car l'amour est le règne de la femme, c'est sa passion vraiment dominante, elle est son esclave; c'est par lui qu'elle devient souveraine; et comme l'a fort bien dit madame de Staël, l'amour n'est qu'un épisode dans la vie de l'homme, mais c'est l'histoire toute entière de la vie des femmes. L'imitation peut aussi la causer; mais alors ne faudrait-il point admettre une prédisposition? *Hoffmann* rapporte l'histoire d'une épidémie nerveuse imitative qu'il y eut dans un pensionnat de jeunes filles : il ne la fit cesser que par la terreur, en déployant devant elles des instrumens rougis au feu et dont il menaça celles qui continueraient. Une demoiselle était en proie à un accès d'hystérie, la servante de la maison, entrant dans la chambre au moment où sa maîtresse était atteinte de convulsions, tomba aussitôt dans le même état (*Alibert*). On cite aussi cet exemple d'une jeune hystérique qui, entourée lors de son accès par plusieurs dames, dès le soir même deux d'entre elles furent atteintes de la même maladie, dont jusqu'alors elles n'avaient ressenti aucune atteinte.

Diagnostic.

Souvent il est assez difficile au médecin, lorsqu'il est appelé pendant l'accès, de distinguer cette maladie des autres névroses. Selon M. *Pinel*, le sentiment de la boule suffit pour faire reconnaître l'hystérie; l'on doit y ajouter le fourmillement de l'utérus, qui est un des principaux caractères : au reste, je ne connais dans cette maladie aucun symptôme vraiment pathognomonique. Il importe au médecin de la distinguer de l'épilepsie, avec laquelle on peut la confondre au

premier abord ; mais en réfléchissant, on se rappellera que les attaques d'épilepsie surviennent toujours d'une manière brusque, foudroyante, le malade tombe subitement en quelque endroit qu'il se trouve; au contraire, dans les accès d'hystérie les plus prompts, la malade est toujours avertie par quelques signes précurseurs. La durée des attaques d'épilepsie ne va pas le plus ordinairement au-delà de vingt à trente minutes; celle des hystériques, au contraire, peut s'étendre à plusieurs heures et même à plusieurs jours, ou plutôt les accès se succèdent, ce qui n'a jamais lieu dans l'épilepsie. Dans cette dernière il y a toujours de l'écume à la bouche, jamais dans l'hytérie. On rassure donc les parens qui ont cette terrible crainte. Le médecin doit également savoir la distinguer de ces légers accidens nerveux désignés dans le monde sous le nom de *vapeurs*, que les causes les plus légères produisent, si elles ne sont pas volontaires ; car, dans la haute société, maintes femmes ont ces petits accidens nerveux à leurs ordres, lorsqu'il s'agit de faire consentir à telle fantaisie ou tel caprice. Il faudra alors interroger les parens sur les antécédens, leur faire décrire la maladie depuis le commencement, questionner les malades ; mais comme la plupart ne sont pas bien aise d'avouer la cause de leur maladie, et pour mieux induire en erreur indiquent des dérangemens consécutifs comme étant la cause du mal, il faut se tenir en garde contre ce piége, tâcher de gagner leur confiance ou user d'adresse pour découvrir la vérité. Quelquefois on trouve d'autres malades qui ne cachent pas qu'elles ont éprouvé une peine morale, mais ne veulent pas la révéler ; dans ce ce cas, il faut être très-réservé dans le traitement, jusqu'à ce que l'on connaisse bien la cause.

Symptômes généraux.

L'hystérie influe d'une manière bien forte sur l'organisation morale des femmes, ce qui explique ces changemens subits dans le caractère de certaines d'entre elles. Cette maladie est moins grave par elle-même que les symptômes ne semblent l'annoncer : elle est apyrétique,

beaucoup plus douloureuse que dangereuse, et ordinairement de longue durée. Les femmes sont, en général, très-impressionnables, mobiles, très-susceptibles d'une imagination vive, faciles à s'inquiéter pour le plus léger motif. Leur caractère est spécialement empreint d'un teinte de légèreté, de frivolité ou d'opiniâtreté extrêmement remarquable; les occupations un peu sérieuses les fatiguent; ordinairement elles sont tristes, irrésolues, méfiantes, timides; mais quelquefois vives, emportées, capricieuses, très-irascibles; un rien les fait passer de la gaîté la plus franche, des éclats de rire les plus bruyans, des caresses les plus affectueuses, à une tristesse profonde, aux pleurs, aux reproches les plus touchans : ces affections mélancoliques paraissent surtout prédominer. Moroses, distraites ou préoccupées, leur esprit s'arrête avec complaisance sur les images les plus sombres; elles semblent toujours hésiter pour répondre aux questions qu'on leur adresse; leur imagination est remplie des caprices les plus bizarres, des idées les plus disparates; se passionnant avec une extrême facilité, elles conçoivent sans raison de l'amour ou de l'aversion pour certaines personnes ou certaines choses, et le caractère distinctif c'est de porter toutes ces choses à l'excès.

Symptômes précurseurs de l'invasion.

L'invasion n'observe ni régularité, ni période certaine; mais rarement elle a lieu subitement, à moins qu'elle ne soit provoquée par une frayeur ou quelques vives contrariétés. Elle s'annonce par une série de phénomènes qui ne trompent point la malade ni les personnes qui la soignent habituellement. Souvent elles ne peuvent définir ce qu'elles éprouvent; elles sont tristes, rêveuses, recherchent la solitude, qui aggrave leur maux, et s'ennuient de ce qui est un sujet de plaisir pour les autres : c'est une sorte de langueur, de malaise et d'abattement général; elles éprouvent de la céphalalgie, des frissons, de l'engourdissement, des hoquets; elles bâillent, s'étendent comme si elles avaient besoin de se livrer au sommeil, ne peuvent

s'occuper à leurs travaux ordinaires, tout leur est pénible; elles semblent chercher des occasions pour se disputer et donner un libre essort à leur mauvaise humeur; elles sont tristes, chagrines, versent des larmes pour la plus petite cause, souvent même sans qu'on puisse trouver le plus léger motif à leurs pleurs; dans d'autres cas elles sont impatientes, sautent, courent, poussent des éclats de rire, sans qu'il existe aucune cause qui ait pu exciter leur joie. Souvent la nuit précédente leur sommeil a été inquiet, troublé par des rêves effrayans, le cauchemar.

Pour mettre un peu d'ordre dans la description de cette maladie, être le moins confus possible, faire mieux ressortir les différences qui existent entre l'intensité des symptômes, et par là diriger avec plus de mesure les moyens thérapeutiques, nous allons admettre la division de MM. *Pinel* et *Louyer-Villermay*, en trois degrés, quoiqu'il soit difficile d'établir des limites bien précises entre chacune de ses gradations, et qu'elle ne débute pas toujours par le premier degré, quelquefois par le troisième.

Accès au premier degré.

A la suite des symptômes précurseurs que nous venons de décrire, l'on voit leur visage se couvrir d'une rougeur plus ou moins vive, d'autres fois il est pâle, leur regard abattu; physionomie plus ou moins altérée; peau froide ou brûlante, sèche ou moite; pouls petit, lent, mais assez régulier; palpitation du cœur quelquefois précipitée, tumultueuse; les artères temporales battent fort; sentiment de fourmillement dans la région de l'utérus; une boule semble s'élever de l'hypogastre, traverse l'abdomen et le thorax, avec sentiment de froid ou de chaleur; cette boule monte plus ou moins rapidement derrière le sternum, arrive au pharynx, où elle s'arrête, cause une constriction violente qui gêne la déglutition et même la respiration; quelquefois resserrement de la mâchoire, la poitrine s'élève et s'abaisse alternativement, il semble qu'un cercle comprime le bord des

côtes sternales ; des bouffées de chaleur montent à la figure, ce qui la rend alternativement rouge et pâle ; les extrémités sont le plus souvent froides ; le ventre est quelquefois déprimé, d'autrefois météorisé, et s'il y a borborygmes dans l'estomac et les intestins, le mal se dissipe à mesure que les éructations et les flatuosités augment. M. *Rostan* a observé un merveilleux phénomène, c'est l'exaltation des facultés intellectuelles ; la mémoire est plus fidèle, plus sûre, le jugement plus juste, l'imagination plus riche, l'élocution plus brillante, en somme l'individu était supérieur à lui-même.

Cabanis vient à l'appui de cette assertion, il dit que rien n'est moins rare que de voir les femmes acquérir dans leurs accès de vapeurs une pénétration d'idées qu'elles n'avaient pas naturellement ; et ces avantages, qui ne sont que maladifs, disparaissent quand la santé revient. Généralement leurs fonctions intellectuelles sont dans un état d'intégrité parfaite. Quelques-unes tiennent des propos sensés, font des objections piquantes, judicieuses ; mais bientôt déraisonnent, croient voir des spectres, des fantômes, méconnaissent et tour à tour reconnaissent leurs parens, leurs amis ; puis, se trahissant elles-mêmes, on les entend tout à coup tenir les propos les plus insensés, faire les révélations les plus indiscrètes sur ce qu'elles éprouvent. J'en ai vu faire des gestes ridicules, prendre des positions alarmantes pour la pudeur, confier ce qu'elles avaient de plus secret, leurs relations d'amour, le sujet de leurs haines ou de leurs veangeance, et chose remarquable, observée par M. *Louyer-Villermay*, c'est qu'elles distinguent exclusivement par le tact la main d'un homme et celle d'une femme ; elles repoussaient la dernière, tandis qu'elles pressaient avec force et avec plaisir celle de l'homme.

A mesure que la malade reprend ses sens, un air d'étonnement et de langueur aussi expressif que difficile à rendre se peint sur tous ses traits ; elle se resouvient quelquefois de ce qui s'est passé, se plaint de soif, céphalalgie, malaise général, lassitude, inappétence ; d'autrefois, ignorant ce qui a eu lieu durant l'attaque, s'abandonne à des éclats de rire immodéré ou à une tristesse profonde ; honteuse des

révélations qu'elle craint d'avoir faite, prie qu'on la laisse seule, ou paraît surprise et mécontente de se trouver au milieu des personnes qu'elle n'aime pas, comme elle est reconnaissante et affectueuse de se trouver parmi celles que son cœur préfère, ce qu'elle témoigne par la joie et les embrassemens les plus animés. Ce premier degré n'est jamais suivi d'accidens, ce qui le caractérise, c'est le peu de longueur et d'intensité des symptômes.

Accès au deuxième degré.

Les symptômes que nous venons d'énumérer existent déjà, mais avec plus d'intensité : il y a ordinairement perte des sens de l'ouïe et de l'intelligence, constriction douloureuse au larynx ; l'organe de la voix éprouve parfois des altérations assez graves, au point de simuler le cri de certains animaux, le cou est extrêmement gonflé, la respiration très-gênée ; il survient des convulsions très-variées, qui siégent principalement dans les muscles des membres et ceux de la partie postérieure du tronc, de manière que le corps est arqué en arrière. Au milieu de ce désordre on voit quelquefois les malades se frapper la poitrine, se tordre les mains, s'arracher les cheveux, porter leurs mains à la gorge, indiquant ainsi que c'est là le siége de leurs douleur ; il y a resserrement tétanique de la mâchoire inférieure, la bouche se couvre quelquefois d'un peu d'écume. *Lieutaud* a observé l'horreur de la boisson. Si l'accès se modère et que la malade entr'ouve les yeux, elle les promène d'un air égaré autour d'elle ; et si une personne de l'autre sexe s'offre à ses regards, c'est alors que les symptômes augmentent : les membres se roidissent, le cou se gonfle, la poitrine s'élève, la respiration est stertoreuse ; la malade, menacée de suffocation, se déchire le corps et tout ce qu'elle peut saisir, quelques-unes cherchent aussi à mordre. Après quelques instans de semblables agitation, certaines femmes restent dans un calme parfait ; c'est dans ces courts moment de repos qu'une garde intelligente et adroite doit chercher à distraire la malade, à fixer son attention

sur des choses agréables et mêmes insignifiantes, et par là empêcher le renouvellement des accidens. D'autres poussent des cris en soupirant de temps en temps, ensuite elles sortent de cet état pour entrer dans de nouvelles convulsions. Ces espèces d'intermittence arrivent plusieurs fois pendant un accès ; il faut éloigner les curieux, et se garder de faire tout haut, sur l'état des malades, des observations qui pourraient les irriter ou les inquiéter, se bien garder surtout de douter devant elles de la réalité de leurs souffrances en disant que ce ne sont que des vapeurs ; rien ne les afflige autant, car celles qui ne perdent pas entièrement l'usage des sens entendent très-bien ce qui se dit autour d'elle, mais sans pouvoir y répondre. *Pinel* rapporte un fait assez curieux qui confirme cette assertion, c'est l'exemple d'une jeune personne qui, prise d'un accès hystérique, paraissait ne rien entendre. Un musicien habile joua du violon auprès de la malade pendant cet accès, et quoiqu'elle parut alors insensible aux charmes de la musique, elle en fut si vivement affectée qu'elle avoua, après avoir repris l'usage entier de ses sens, que la musique l'avait jetée dans une espèce de ravissement mêlé de volupté.

Lorsque la malade revient à elle-même, on le reconnaît facilement d'abord à la diminution des accidens, ensuite la peau est moins sèche, le pouls plus plein; il y a assez ordinairement excrétion d'une grande quantité d'urine très-limpide, et quelquefois émission d'un mucus utéro-vaginal qui, selon les uns est accompagné d'un sentiment de volupté, et selon les autres jamais ou du moins rarement. (M. *Georget* prétend que ce sont des allégations sans preuve, et, selon lui, inutiles à réfuter.) Tous ces caractères sont accompagnés de pandiculations, borborygmes, éructations et éternuemens; quelques malades se mettent à sangloter, d'autres sourient à ceux qui les entourent; mais la plupart sont fatiguées, et éprouvent d'autant plus d'accablement que les symptômes ont été plus violens et de plus longue durée ; quelquefois il s'est manifesté des éruptions cutanées.

C'est à ce degré que les anciens avaient donné le nom de *suffocation utérine*, et celui d'*épilepsie utérine*, lorsqu'il survenait des con-

vulsions très-violentes, avec écume à la bouche et égarement des yeux, ce qui s'est rencontré chez quelques femmes très-vigoureuses, mais c'est bien rare. M. *Louyer-Villernay* a remplacé cette dernière dénomination, peu exacte, par celle d'*hystérie épileptiforme*, qui est bien plus convenable, si l'on admet cette variation; car *Celse* donnait comme caractère distinctif de l'hystérie l'absence d'écume à la bouche et le non renversement des yeux. (*Neque oculi vertuntur nec spuma profluit.*)

Accès au troisième degré.

Dans ces attaques tous les symptômes sont portés à leur summum, et des accidens graves sont à redouter; en effet, au lieu de simples mouvemens convulsifs, il y a roideur tétanique, avec menace de suffocation, insensibilité et immobilité complète; teint violacé, livide; pouls insensible; les fonctions du cœur et du poumon semblent suspendues; chaleur animale entièrement éteinte; les malades sont plongés dans un état léthargique si voisin de la mort, et qui l'a quelquefois si bien simulée qu'il en a imposé pour une mort réelle, et cet état si effrayant, si dangereux, peut durer plus ou moins long-temps. Il est donc essentiel de ne jamais perdre de vue la possibilité de ce fait; enfin, de ne permettre l'inhumation et même de ne donner la sépulture que lorsqu'on reconnaîtra quelque commencement de putréfaction, sans cette précaution on en exposerait plusieurs au terrible supplice d'être enterrées vivantes, comme les auteurs en rapporte des exemples.

Empédocle, pour avoir rappelé à la vie une femme qui passait pour morte, devint l'objet d'une admiration toute particulière.

Lancisi rapporte un exemple dont il a été témoin, c'est celui d'une jeune personne encore vivante dans le moment où il écrivait, portée à l'église comme morte, y reprit le sentiment, le mouvement pendant qu'on célébrait son service.

Pline le naturaliste a vu une femme qui resta sept jours dans un état de mort apparente, après lesquelles elle revint à la vie.

Raulin retarda les funérailles d'une fille du peuple, parce que sa couleur n'était pas totalement changée, quelques heures après elle se rétablit.

Personne n'ignore ce qui est arrivé au célèbre anatomiste *Vesale*, qui voulant faire l'autopsie d'une dame espagnole, fut averti qu'elle était encore vivante par les cris que lui arrachèrent les douleurs du scalpel. Le chagrin empoisonna le reste de ses jours ; il fut forcé de s'expatrier : ce malheureux exemple est consigné dans les ouvrages d'*Ambroise Paré*, l. 34, ch. 54. Le Journal des savans, année 1745, en renferme un exemple très-frappant, c'est celui de milady Roussel, femme d'un colonel anglais, si tendrement aimée de son mari qu'il ne put se persuader qu'elle fut morte; il la laissa dans son lit beaucoup au-delà du temps prescrit par l'usage du pays, et quand on lui représenta qu'il était temps de l'enterrer, il répondit qu'il brûlerait la cervelle à celui qui serait assez hardi pour vouloir lui enlever le corps de sa femme. Huit jours se passèrent ainsi sans que le corps présentât le moindre signe d'altération, mais aussi sans le moindre signe de vie : qu'elle fut la surprise du mari, qui lui tenait la main, qu'il baignait de ses larmes, lorsqu'au son des cloches d'une église voisine milady se réveilla comme en sursaut, et se levant sur son séant, dit : voilà le dernier coup de la prière, allons il est temps de partir ; elle guérit parfaitement et vécut encore long-temps.

Maximilien Misson, voyageur anglais, rapporte que la femme d'un orfèvre de Poitier, nommé *Mervache*, ayant été enterrée avec quelques bagues d'or aux doigts, un pauvre homme du voisinage l'ayant vu, et voulant les enlever, déterra le corps ; mais faisant de violens efforts pour les arracher, il réveilla cette femme, qui parla, se plaignant du mal qu'on lui faisait ; le voleur, effrayé, s'enfuit, et la femme, revenue de son accès ou plutôt de sa léthargie, sort de son cercueil, heureusement ouvert, s'en revint chez elle, et en peu de jours fut guérie entièrement.

Il existe encore une infinité de ces exemples, mais qui deviennent de plus en plus invraisemblables, je ne les rapporterai pas d'ailleurs;

ceux que nous avons mentionnés suffisent pour tenir en garde les médecins contre cette fatale erreur.

Terminaison des accès.

La durée des accès est très-variable : ils se prolongent depuis un quart d'heure jusqu'à sept ou huit jours, suivant l'intensité de la maladie, son ancienneté et la constitution des personnes qu'elle assiége; M. *Louyer-Villermay* a vu une dame rester pendant sept jours privée de l'usage de ses sens et sans prendre aucune nourriture.

La fin de l'accès se déclare par un grand accablement avec pesanteur à la tête, par la disparition lente et graduée des symptômes; les convulsions diminuent, le pouls se régularise, la respiration reprend son type naturel, la chaleur revient peu à peu dans toutes les parties du corps; la malade semble sortir d'un profond sommeil, reprend insensiblement l'usage de ses sens et de ses facultés intellectuelles; à l'état d'éréthisme général, qui gênait l'accomplissement des fonctions, succède un relâchement qui permet aux sécrétions de reprendre leur cours : c'est l'époque des ris ou des pleurs involontaires, des envies fréquentes d'uriner, de l'évacuation muqueuse par le vagin; les accès peuvent être suivis de jaunisse; mais, suivant *Raulin*, cette jaunisse hystérique de *Sydenham* n'arrive qu'aux femmes affaiblies par une longue maladie et qui ont souffert de l'hystéralgie.

Je ne conçois donc pas comment certains auteurs ont fait de l'hystérie et de l'épilepsie une seule et même maladie, seulement d'un degré plus ou moins avancé; cependant l'hystérique, après l'accès, n'a rien qui rappelle l'état d'où elle sort : elle est quelquefois triste, morose, mais souvent gaie, très-intéressante, un air riant, agréable; tandis que l'épileptique, même après l'accès, a quelque chose qui repousse : ses traits sont hagards, son air hébété, se rapprochant de l'idiot; souvent perte de la mémoire avec absence des facultés intellectuelles, suivie quelquefois de paralysie et même de cécité, tandis que chez les hystériques le cerveau reste toujours intact, pourvu que cette mala-

die soit exempte de complication. Rarement l'hystérie s'observe avant l'époque de la puberté et après l'âge du retour; l'épilepsie, au contraire, est commune aux enfans et s'aggrave par les progrès de l'âge.

Complications.

Quoique l'hystérie s'observe ordinairement dans un état de simplicité, il n'est pas rare de la voir se compliquer avec d'autres névroses (ce qui la rend beaucoup plus grave et plus difficile à guérir) : telles sont la mélancolie, l'hypochondrie, la danse de Saint-Guy, l'épilepsie et quelquefois la phthisie; mais cette dernière en est plus souvent la suite, et c'est sur cette maladie qu'il faut porter toute son attention, et en retarder les funestes progrès. Quelquefois aussi, à la suite de violens accès hystériques, fréquemment renouvelés, l'excitation des organes génitaux est tellement augmentée qu'il se manifeste des symptômes de nymphomanie : cette complication est très-grave, parce qu'elle est difficile à guérir et fatigue beaucoup les malades, à cause du peu de repos qu'elle leur laisse. Il n'est pas rare non plus de voir la manie succéder aux accès hystériques, surtout s'ils ont été fréquens et que la maladie dure depuis long-temps; cette maladie devient d'autant plus affligeante que le traitement moral ne peut plus agir; les squirrhes de la matrice peuvent aussi en être la suite. M. *Gardien* dit avoir vu le goître survenir à la suite de ces accès violens, avec gonflement énorme du cou.

Prognostic.

Rarement cette maladie a une issue funeste, et si la mort est survenue, cela n'a été que dans quelque cas d'accès au troisième degré. En général cette affection diminue d'intensité à mesure que la personne qui en est atteinte approche de l'âge critique; alors elle disparaît et souvent fait place à une affection organique de l'utérus. Plus elle est récente plus le prognostic est favorable, et *vice versâ* : celle

qui est due au dérangement des menstrues est moins grave que celle qui est produite par la peur ou autre cause morale. Plus violentes et plus graves chez les femmes sanguines et robustes que chez celles d'une constitution délicate et d'une susceptibilité nerveuse très-prononcée, les accès sont d'autant plus graves que les organes sexuels jouissent d'une plus grande énergie; mais à l'âge de retour cette énergie s'éteint, et les accidens sont non-seulement moins violens, mais plus rares. Quelquefois elle guérit après quelques accès, s'il y a peu de prédisposition dans le tempérament. Comme la frayeur peut produire l'hystérie, de même elle peut en supprimer les attaques. M. *Georget* en connaît un exemple: seulement la malade est restée sujette à des maux de tête et à des vomissemens nerveux; elle jouit, au reste, d'une assez bonne santé.

Quelques auteurs ont prétendu qu'elle s'opposait à la fécondation. M. *Louyer-Villermay* pense, au contraire, que loin d'être une cause de stérilité elle doit, par suite de l'exaltation du système utérin, être favorable à la conception, et souvent on voit la grossesse suspendre les accès.

Autopsie.

Le plus souvent à l'ouverture des cadavres on ne trouve aucun changement perceptible dans les organes de la génération, et, lorsqu'il y en a, ce sont les altérations du tissu de l'utérus et de ses annexes qui sont alors les plus fréquentes. M. *Rullier* a trouvé le gonflement des ovaires, qui contenaient une foule de vésicules arrondies et gorgées d'un fluide particulier très-abondant. Les veines cérébrales et le sinus de la dure-mère gorgés de sang; on y a trouvé aussi des hydatides. *Sauvage* dit n'avoir trouvé que des vers dans le canal intestinal. *Haller* a trouvé un rein distendu par une énorme quantité d'urine. Le célèbre *Morgagni* a trouvé des corps fibreux attachés par un pédicule à différentes parties de l'utérus; d'autres praticiens ont trouvé cet organe enflammé, contenant un liquide purulent; mais ces

désorganisations étaient-elles l'effet, la cause ou simplement une complication accidentelle? C'est ce que j'ignore.

Traitement.

Pour mettre de l'ordre dans ce que je dirai sur le traitement de l'hystérie, je parlerai d'abord des moyens préservatifs, ensuite de ceux propres à combattre le paroxysme, dont il faut se hâter de modérer la durée et la violence, ensuite de ceux propres à prévenir le retour de ces accès en combattant la maladie dans ses causes (*cessante causâ, cessat effectus*). Le mode de curation doit varier suivant une foule de circonstances qu'il importe au médecin de prendre en considération, telles que le tempérament, l'âge, l'époque de la puberté, et les causes qui ont produit la maladie, ce qui est indispensable au médecin de bien connaître pour l'application d'un traitement vraiment rationnel : car ce n'est pas une vaine curiosité, mais l'amour de son devoir et le désir d'être utile qui porte le médecin à rechercher scrupuleusement les causes de cette maladie, que malheureusement, et surtout dans les classes élevées de la société, l'on a soin de cacher, soit qu'elles tiennent à un vice honteux, ou à quelques chagrins suite d'un amour illicite, ou à des revers de fortune qui les forceront à descendre d'un rang où elles brillaient par l'éclat de leur naissance et de leurs richesses. Le choix des moyens curatifs devra donc varier suivant que cette maladie dépendra de l'une ou l'autre de ces causes.

Traitement préservatif.

Il consiste spécialement à s'opposer au développement de cette maladie.

C'est dans l'éducation des jeunes filles qu'il convient surtout de donner les premiers soins; j'entends par là de donner une bonne direction au développement physique et moral des jeunes personnes. Celles qui dès leur tendre enfance annoncent des dispositions pré-

coces et une intelligence au-dessus de leur âge doivent surtout fixer l'attention des parens et des médecins. Ces jeunes personnes, ordinairement d'une constitution très-délicate, sont d'une sensibilité nerveuse très-remarquable : il faut alors émousser un peu cette sensibilité en fortifiant le système musculaire par des exercices convenables; tels sont le jardinage, l'équitation, en un mot, tous les jeux où le corps s'exerce plus que l'intelligence. Si elles avaient un penchant vers l'onanisme, il faudrait les habituer à des travaux qui les fatiguent, qu'elles ne se couchent jamais sans ressentir les besoins du sommeil, et qu'aussitôt éveillées elles se lèvent; car l'oisiveté est la source de tous les vices. Le coucher ne doit pas être trop mou ni trop prolongé, car cela fait naître des idées lascives. Les promenades du matin dans la belle saison sont très-utiles; des parties de campagne, des bains de rivière, une nourriture saine, un air pur : par ce moyen elles acquièrent des habitudes douces, des mœurs faciles, un heureux état de liberté sociale, que l'on égaie par des jeux de société agréables. On évitera surtout qu'elles aient pour compagnes de ces jeunes personnes dont le cœur est déjà gâté par des lectures obscènes ou des intrigues; on éloignera d'elles ces mauvais exemples dont les salons des villes sont malheureusement trop remplis; on réprimera un peu ces écarts de leur humeur hautaine, et ne point céder surtout à ces petits caprices qui ne sont souvent que des semences dont il faut arrêter le développement; et si, malgré tous ces moyens, elles avaient contracté quelques mauvaises habitudes, il faudrait y joindre le langage de la raison, de la morale ou de la religion, on leur ferait entrevoir la suite de leur conduite, qui peut même compromettre leur existence. Si ces jeunes personnes sont d'un tempérament sanguin, il faut s'abstenir d'alimens stimulans et de boissons excitantes, ne prendre que des alimens de facile digestion. Si la menstruation n'est pas bien établie, on a recours aux infusions légèrement aromatiques, aux fumigations émollientes dirigées vers les parties génitales, à une saignée de pied, ou mieux encore à l'application de sangsues sur les membres abdominaux; quelques bains tièdes sont avantageux. Enfin,

si ces jeunes personnes étaient d'un tempérament trop ardent, il est un moyen qui, en certaines circonstances, peut être plus efficace que tous ceux indiqués jusqu'à présent, mais dont l'usage ne doit être conseillé qu'à cette époque où les organes générateurs se montrent avides du stimulus que leur a donné la nature, c'est le mariage. Cette opinion est celle d'*Hippocrate* et d'un grand nombre d'auteurs. En effet, s'il entre dans la constitution de ces jeunes filles de se livrer aux plaisirs de l'amour, le mariage étant le seul moyen légitime qui leur soit offert par la société, toutes leurs pensées, toutes leurs actions doivent tendre vers ce but. La nature repousse le célibat ; il est chez les femmes une des causes les plus fréquentes de ces maladies, et dans ce cas le remède est aussi certain qu'il est peu difficile. Le mariage, par les plaisirs qu'il procure et par l'emploi convenable de l'excitabilité des organes de la génération, rappelle l'utérus à ses fonctions, détermine souvent l'écoulement menstruel, et guérit ainsi une grande partie des maladies rebelles tant que la menstruation était suspendue. Mais il ne suffit pas que le but de la nature soit seul rempli, il faut encore que les vœux du cœur soient satisfaits. On a vu, il est vrai, des accès d'hystérie apparaître peu de temps après le mariage et persister pendant la grossesse et l'allaitement ; alors ils étaient dus à de violens chagrins, et ils disparaissaient avec le retour du calme moral. Ainsi on doit regarder la conception comme un moyen de guérison ; M. *Esquirol* en rapporte un exemple très-frappant. Il traitait depuis long-temps, et sans succès, une jeune personne hystérique, lorsque tout à coup elle abandonna la maison paternelle. Quelque temps après, M. *Esquirol*, l'ayant rencontrée dans un des quartiers les plus retirés de Paris, lui demanda ce qu'elle faisait ; elle lui répondit *je me guéris :* en effet, elle se prostituait. Elle eut deux fausses couches, rentra chez ses parens parfaitement guérie, six mois après en être sortie. Depuis elle se maria, et devint sage mère de famille.

Traitement pendant l'accès.

Le traitement dans ces cas varie selon que la maladie est au premier, deuxième ou troisième degré.

Le *premier degré* se termine toujours d'une manière spontanée et heureuse ; rarement l'on a besoin de recourir à des médicamens actifs, qui, selon plusieurs praticiens, ne font qu'exaspérer les accidens. Il faut d'abord s'empresser de placer les malades dans les conditions les plus favorables pour qu'elles puissent se livrer à leurs ébats sans courir le danger de se blesser ; on ôte ou on desserre tous les vêtemens qui pourraient apporter quelque obstacle dans la respiration ou la circulation, et on laisse les malades libres, pourvu qu'elles ne se mutilent pas. Il faut éloigner les curieux, les hommes, et surtout les personnes pour lesquelles elles ont peu d'amitié. Enfin si, comme on en a des exemples, l'accès était dû à la rétention de caillots de sang dans l'utérus par suite de l'imperforation de l'hymen, il faut alors inciser cette membrane, faire des injections pour les dissoudre et les entraîner. Si cela ne suffit pas, il faut alors introduire le doigt et les diviser ; ensuite on fait des injections, et les accidens cessent promptement.

Dans le *deuxième degré*, où les symptômes peuvent offrir une certaine gravité, doit-on recourir aux calmans, aux antispasmodiques? *Pomme* dit qu'il faut rejeter tous ces médicamens antihystériques et antispasmodiques ; il n'employait que les bains simples tièdes ou froids, souvent répétés et prolongés plusieurs heurs ; les boissons mucilagineuses et rafraîchissantes, les pédiluves, les lavemens froids ; en un mot, il employait les émolliens, et rejetait les stimulans. M. *Georget* partage entièrement cette opinion ; il dit qu'il ne faut jamais employer des moyens violens contre un mal si peu connu de sa nature, et pour lesquels les secours de la pharmacie sont presque toujours inutiles, lorsqu'ils ne sont pas nuisibles.

Cependant *Pinel* a vu un accès cesser par l'emploi d'un lavement contenant un gros d'assa-fétida en suspension. *Rivière* en arrêta un tout à coup avec un lavement d'oxycrat. *Bichat* ajoutait aux lavemens cent à cent cinquante gouttes de laudanum. M. le professeur *Fouquier* a employé l'acide hydrocyanique, et pense qu'on peut en retirer de bons effets.

Le nitrate d'argent a quelquefois réussi entre les mains de M. *Biett*. M. *Alibert* conseille les lavemens camphrés : cependant j'ai vu dans la Gazette médicale du 21 mai un rapport des expériences de M. *Lucas Scuderi*, qui prouve que l'emploi du camphre augmente l'activité de l'appareil génito-urinaire ; qu'il provoque des rêves voluptueux, des érections, et un sentiment d'ardeur dans l'urètre lors de l'émission des urines ; il le donne à la dose d'un à deux scrupules dans les vingt-quatre heures : donné à la dose de huit à dix grains il produit peu ou point d'action. On en conclut qu'à petite dose il est calmant, à haute dose excitant.

M. le professeur *Andral* conseille de ne jamais employer les émissions sanguines contre les convulsions, à moins qu'elles ne soient le symptôme d'une méningite. Cependant l'on a vu des évacuations sanguines, modérées il est vrai, diminuer les accidens hystériques, surtout lorsque le pouls est dur, plein, le visage rouge avec grande chaleur. Certains praticiens disent avoir retiré de bons effets des injections calmantes dans le vagin, des linimens anodins sur l'abdomen, et de l'application sur la même partie de compresses imbibées d'oxycrat, ainsi que de la compression des artères carotides et temporales.

Galien cite l'exemple d'une femme qui fut délivrée d'un paroxysme violent par l'introduction d'un pessaire dans le vagin qui lui fit éprouver une sensation de plaisir.

Les moyens recommandés par *Galien* et *Ambroise Paré*, blâmés avec raison par tous les autres auteurs, doivent être entièrement rejetés, car ils sont outrageans contre la décence et les bonnes mœurs,

et un médecin honnête doit non-seulement n'y avoir jamais recours, mais encore il doit les proscrire, malgré les bons effets que certaines femmes disent avoir retirés de cette infâme manœuvre. (*Clitoridis titillatio à barbi tonsore impudico paroxysmum solvebat.*)

M. *Récamier* a recours aux affusions d'eau à la température de douze à dix-huit degrés. On a conseillé l'immersion des mains dans l'eau froide, et l'aspersion de quelques gouttes de ce liquide sur le visage. Pour moi, j'ai vu parfaitement réussir les aspersions d'eau froide sur une jeune personne qui entra dans le service de M. *Dupuytren*, affectée de convulsions nerveuses. Je renvoie à la fin de ma thèse la description de cette observation, que je crois intéressante.

Parmi ces divers médicamens, les plus généralement employés et assez suivis de succès, conseillés par M. *Louyer-Villermay*, ce sont l'éther et l'ammoniaque, la liqueur minérale d'*Hoffmann*, le sirop d'éther, l'assa-fétida, le castoréum et les préparations opiacées.

Beaucoup de médecins préfèrent l'emploi à l'intérieur des eaux minérales ferrugineuses de Spa, Bourbonne, Vichy, Seltz, Plombières, Passy, Bagnoles, Forges, Baréges; leur vertu excitante et tonique produira de bons effets, surtout dans les cas d'hystérie qui dépendent d'un écoulement chlorotique trop abondant ou supprimé. Il faut apporter quelques précautions dans le choix des substances dont nous avons parlé, avoir égard aux goûts et aux répugnances des malade; car il est des femmes chez lesquelles l'inspiration de l'éther produira le meilleur effet dans un accès d'hystérie, tandis que d'autres éprouvent, à la moindre odeur éthérée, des accidens nerveux plus violens.

On en a vu revenir à elles-mêmes par un accès de colère contre ceux qui les contrariaient. Un auteur célèbre rapporte qu'une femme, à laquelle on voulait appliquer les vésicatoires, qu'elle avait en horreur, prit si bien ses dimensions, qu'elle appliqua un vigoureux soufflet à son médecin, et retomba aussitôt dans son accès. D'après ces divers motifs, il ne faut donc jamais adopter une méthode exclusive; le

médecin sage doit varier le mode de traitement suivant une foule de circonstances, telles que la constitution, la manière de vivre, le degré de susceptibilité, l'ancienneté de la maladie, les causes qui l'auront produite; et, lorsque, malgré tous ces moyens, les symptômes augmentent d'intensité et menacent la vie du malade, on doit alors recourir à des moyens plus énergiques; c'est en quoi consiste le traitement que nous allons décrire.

Le traitement du troisième degré exige des révulsifs puissans, qu'on applique aux extrémités pour éviter les congestions cérébrales, les ventouses sèches et les sangsues à la partie interne des cuisses; mettre, si on peut, la malade dans un bain tiède, et n'avoir recours à la saignée du cou que lorsque les révulsifs et la saignée de pied n'agissent pas. On peut employer les frictions de vinaigre et de sel à la plante des pieds, brûler des cheveux sous les narines, et même y souffler du poivre. Parmi les rubéfians auxquels on peut avoir recours, il faut surtout éviter l'emploi des cantharides, d'abord parce qu'elles agissent lentement, mais surtout à cause de leur action fortement irritante et directe sur les organes de la génération.

Traitement curatif contre le retour des accès.

Il consiste à éloigner les causes occasionelles et prédisposantes. C'est surtout dans cette maladie qu'on peut appliquer d'une manière incontestable cette sentence du grand Boerhaave : *Non semper quærenda est medicina in materie medica et per pharmacea.* Les principes de l'hygiène dont l'application est bien dirigée peuvent revendiquer l'honneur du plus grand nombre des guérisons : les consolations de l'amitié, le calme de l'esprit, le silence des passions, le langage d'une saine philosophie, voilà ses moyens efficaces.

On peut conseiller tout ce qui fortifie le corps et opère une distraction utile, telle que la danse, pourvu toutefois qu'on n'en fasse pas un objet de volupté, car dans ces cas elle ne serait que nuisible;

tandis que, lorsqu'elle n'agit que comme exercice, elle occupe la femme : l'âme étant distraite ne s'abandonne plus entièrement à la passion qui la domine, et l'on sait que rien n'est plus propre à l'alimenter que le travail de l'imagination qui se replie constamment vers les mêmes pensées : au contraire, les occupations continuelles ont une très-grande efficacité.

Je connais à Paris une jeune personne, âgée d'environ vingt-deux ans, d'un tempérament sanguin, qui était prise régulièrement d'accès hystériques à l'époque de ses règles (qui d'ailleurs coulaient très-peu). Sa mère ayant été attaquée d'une maladie grave qui dura près de trois mois, la jeune personne, inquiète de la position d'une mère qui lui était si chère, et presque seule à lui donner des soins, se trouva tellement occupée, que pendant tout le temps que dura la maladie de sa mère elle ne fut prise d'aucun accès hystérique (quoique ses règles ne fussent pas plus abondantes qu'auparavant). Il semblait qu'elle n'avait pas de temps disponible pour cette maladie, qui jusqu'alors venait si régulièrement la trouver ; mais à peine sa mère fut-elle rétablie, que cette jeune fille fut reprise de ses accès hystériques.

Comme il y a des femmes qui ne sont sujettes à ces accès qu'à l'approche de leurs règles, vers cette époque les femmes d'un tempérament nerveux doivent éviter l'influence des passions trop vives, les arts d'agrément, tels que la danse, la peinture, et plus particulièrement la musique, qui excite une extrême sensibilité. Je pense que l'on pourrait prévenir les accès qui sont dus à l'irrégularité des règles en les provoquant, le jour où elles doivent arriver, par les sangsues ou fumigations émollientes, et par là on éviterait ces retards qui en sont si souvent la cause. Mais si cette maladie se manifeste spontanément chez les jeunes veuves ou filles d'un tempérament sanguin, lascif et ardent, et qu'on ne puisse s'en rendre compte qu'en l'attribuant aux effets d'un amour contrarié, il faut suivre le conseil d'Hippocrate : *Optimum est* (dit le père de la médecine) *ut mulier in utero concipiat, virgo verò ut viro jungatur.* (*De morb. mul.*)

Il arrive quelquefois que l'aménorrhée, cause fréquente des accès hystériques, tient à la faiblesse de la constitution des malades; il faut, dans ce cas, avoir recours à une nourriture succulente, aux eaux minérales ferrugineuses, aux vins d'absinthe et de quinquina. S'il y a pâleur, débilité, avec désir de la solitude, il faut craindre quelques mauvaises habitudes.

Arrivé à la fin de mon travail, je devrais peut-être maintenant dire quelques généralités sur les autres névroses avec lesquelles on peut la confondre, et qui malheureusement viennent quelquefois la compliquer, et décrire le traitement que ces malades exigent; mais cela m'entraînerait trop loin, et quoique je sente l'imperfection de mon travail, je le livre à l'indulgence de mes juges.

OBSERVATION.

Le 11 avril 1831, il est entré dans la salle Saint-Jean, service de M. *Dupuytren*, une jeune personne nommée . . . . . , âgée de vingt ans, profession de ravaudeuse, taille moyenne, embonpoint médiocre, brune, sanguine, vive, d'un caractère mobile et d'une susceptibilité nerveuse fort remarquable; sa voix avait un timbre sonore et doux; ses seins étaient bien développés, son bassin large; en un mot, toute sa personne offrait en quelque sorte le prototype de la constitution féminine. Réglée dès l'âge de quatorze ans, elle voyait l'écoulement périodique reparaître régulièrement et pendant six jours, et jusque vers la fin du mois de mars dernier jamais elle n'avait éprouvé dans la santé aucune espèce d'altération.

A cette époque, sans aucune cause occasionelle, qu'une contrariété produite par le départ d'un frère qu'elle aimait beaucoup, ou peut-être d'une personne pour laquelle elle éprouvait un sentiment plus tendre encore que l'amitié fraternelle, elle fut prise, dans le même jour, de spasmes nerveux qui faisaient exécuter à ses membres des mouvemens instantanés accompagnés d'un cri perçant, absolument comme ferait une personne saisie d'effroi à la vue subite d'un

objet inattendu ou effrayant à la vue. Ordinairement elle ne poussait qu'un cri, et cette espèce de transe nerveuse durait peu de temps ; mais elle était bientôt suivie de cinq ou six autres de plus en plus violentes, et se succédant de manière que l'accès complet était terminé en quelques minutes. Quelquefois la malade était avertie de leur approche par un sentiment de constriction vers la région qu'occupe le diaphragme : alors, si elle se mettait à courir, elle pouvait quelquefois éviter l'accès ; mais lorsqu'elle avait éprouvé une seule transe, toutes les autres suivaient nécessairement, et l'accès était complet. Du reste, ces spasmes si brusques, si violens, n'étaient accompagnés d'aucune douleur; seulement, lorsque dans la journée ils s'étaient fréquemment reproduits, la malade éprouvait vers le soir un sentiment de lassitude qui la portait au sommeil : alors les accès étaient complètement suspendus; mais aussitôt qu'elle s'éveillait, ils recommençaient, et devenaient d'autant plus forts qu'elle restait plus longtemps au lit. Si elle était levée, assise ou debout, qu'elle travaillât ou non des mains, les transes ne manquaient pas de survenir ; c'était même les moyens qu'elle employait pour les faire paraître à volonté. Elle était donc obligée de se promener toute la journée, sans pouvoir s'arrêter au-delà de quelques minutes, de sorte qu'elle semblait réaliser le rôle imaginaire d'un héros bien connu. Mais le repos n'était pas la seule circonstance capable d'appeler les accès, toute espèce de contrariété les provoquait également : par exemple, je ne les vis jamais si violens que le lendemain du jour où elle entra à l'hôpital, lorsque, attirés par la singularité du fait, une foule d'élèves entourèrent son lit, alors les convulsions se succédaient avec une telle rapidité, que les personnes présentes, bien qu'averties, ne pouvaient s'empêcher d'exécuter avec elle un mouvement de surprise. On eût dit qu'elle leur communiquait une décharge électrique ; mais lorsqu'on parvenait à fixer son attention d'une manière quelconque, les accès n'avaient pas lieu.

Tel fut l'état de la malade pendant la quinzaine qu'elle resta chez elle après le début de son affection : durant cet espace de temps elle

continua, autant que possible, ses occupations ordinaires, qui consistaient dans un travail à l'aiguille, prit des pédiluves, fut saignée et mise à l'usage de l'infusion de valériane. Tant s'en fallut que ses moyens thérapeutiques obtinssent du succès, au contraire, le mal ne fit qu'empirer de jour en jour. Enfin cette jeune fille fut conduite à l'Hôtel-Dieu, et soit effet du grand air, de la marche, soit à cause de l'apparition naturelle des règles ce jour même, les accès semblèrent d'abord diminuer; mais le lendemain matin, à la visite, ils reparurent avec d'autant plus de violence, que la malade fut contrariée de la présence de tant d'élèves : on lui conseilla de se lever dès le matin, de se promener dans les salles, le jardin de l'établissement, de prendre de l'exercice en aidant au service des autres malades, et elle continua à prendre l'infusion de valériane. Sous l'influence de ces moyens hygiéniques les transes devinrent de plus en plus rares, de sorte qu'au bout de trois à quatre jours la malade avait à peine trois ou quatre accès dans la journée; dès que les règles eurent cessé de couler, et qu'on pu commencer, sans inconvénient, l'usage des bains froids, on lui en fit prendre deux chaque jour, elle restait pendant environ trois minutes plongée dans l'eau à la température de la saison (avril), on lui en jetait sur le corps, après quoi, étant soigneusement essuyée et frottée, elle recommençait ses promenades; quelques accès légers et rares continuèrent encore à avoir lieu pendant quelques jours, puis ils cessèrent complètement, et depuis quatre jours ils n'avaient reparu en aucune manière, lorsqu'elle demanda à s'en retourner chez elle.

Remarques. A l'occasion de cette maladie, M. *Dupuytren* nous cita plusieurs cas analogues qu'il avait eu occasion de traiter, tant en ville qu'à l'hôpital. Chez quelques-unes de ces malades l'affection simulait une sorte de hocquet; chez d'autres les cris ressemblait à l'aboiement d'un chien, au hurlement d'un loup; chez quelques-unes les joues se gonflaient pendant l'accès, et la langue produisait un bruit sem-

blable à celui que fait entendre une toupie d'Allemagne mise en mouvement. Presque toutes ces malades avaient été guéries par l'usage de la valériane, des bains froids, et quelques-unes par l'application d'un cautère objectif à l'épigastre. Quant à la malade qui est l'objet de cette observation, son affection était produite par une sorte de pléthore nerveuse provenant de son tempérament, de la vie sédentaire qu'elle menait, du travail, de l'exercice auquel elle se livrait, et peut être aussi du besoin si naturel à vingt ans de sacrifier à l'amour, ce qu'elle prétendait avoir conservé jusqu'alors pur et intact.

Nota. Pendant que cette thèse était à l'impression, cette jeune personne est rentrée à l'hôpital, sa maladie s'était déclarée de nouveau à l'époque de ses règles; on fit appliquer des sangsues aux parties génitales, pour provoquer l'écoulement. Le lendemain elle se plaignit que les sangsues, loin de lui avoir diminué ses accès, avaient augmenté leur intensité; cette irritation passagère se conçoit facilement, mais le bienfait des sangsues se manifestera bientôt. On fait prendre à la malade des pilules de *Meglin*, et, lorsque les règles seront passées, on emploiera les bains froids.

FIN.